

Richard Holmes

Coleridge, Early Visions

extrait du chapitre II

traduit par Robert Davreu

Auteur d'une monumentale biographie de Shelley — parue en traduction française chez Fayard (1990), Richard Holmes a publié en Angleterre en 1989 le premier volume d'une biographie de Coleridge (*Coleridge, Early Visions*, Holder & Stoughton), dont le second tome (*Later Reflections*) n'est pas encore paru. Il est cependant déjà possible d'affirmer à la lecture de la première partie, qui couvre toute la période qui s'étend de la naissance du poète (21 octobre 1772) à son départ pour Malte (6 avril 1804), que cet ouvrage est appelé à faire date, non seulement dans les études sur Coleridge et, plus généralement, le romantisme anglais, mais dans le genre même de la biographie qu'il renouvelle à de multiples égards, sans rien perdre de l'excellence anglaise en ce domaine. En donnant ici un extrait du deuxième chapitre qui, sous le titre « Orphan of the Storm » (Orphelin de l'orage), retrace les années d'études du poète au sévère pensionnat de Christ's Hospital, après le départ de son frère Frank pour les Indes et le décès brutal d'un père adoré, nous exprimons le souhait, cela va sans dire, de pouvoir poursuivre une entreprise de traduction déjà bien avancée.

Sam fut admis à Christ's Hospital (probablement grâce à l'influence du juge Buller) au premier trimestre de 1782, après six semaines de cours préliminaires à l'école préparatoire d'Hertford à compter du mois de juillet. Si Ann Coleridge ne désirait pas se séparer de son benjamin, l'on n'en trouve aucun signe, car elle l'expédia sur-le-champ à Londres en avril pour passer le printemps et l'été chez son frère John Bowdon. L'impression qu'elle était heureuse de ne pas l'avoir dans les pattes est renforcée par le fait notable qu'il ne fut pas autorisé à retourner à Ottery, pendant les courtes vacances de Noël et d'été, plus de trois ou quatre fois, peut-être, au cours des neuf années suivantes. De manière significative, Coleridge ne laissa point de souvenir de sa séparation d'avec sa mère à Ottery, hormis dans un sonnet de 1791 où il fait allusion de manière plutôt conventionnelle à la façon dont son

enfance en pleurs, arrachée

*Par un chagrin précoce à son pays natal,
Mêla ses larmes aux siennes — ma mère veuve esseulée.*

Il n'existe pas non plus grand trace d'un échange de lettres entre l'école et la maison : sur ses sept lettres connues d'écolier, une seule est adressée à sa mère, une autre à Luke, et les cinq qui restent sont destinées à George, dont le rôle de figure paternelle devenait de plus en plus évident.

De ses trois premiers mois à Londres chez son oncle Bowdon — qui tenait un débit de tabac à proximité du Stock Exchange et exerçait aussi les fonctions de clerc à temps partiel chez un assureur — Coleridge évoquait le souvenir en riant

avec un immense plaisir. Loin de regretter la campagne d'Ottery, il savoura sa première expérience de la grande ville, et fit ses premières armes de causeur et de personnage mondain. Bowdon était un homme bon et généreux, mais aussi un buveur — « un Ivrogne » qui se faisait « gruger sans pitié » par son employé de boutique, et houspiller chez lui par « une fille laide et rusée ». Sam l'accompagnait dans ses fréquentes escapades dans les tavernes, et il eut ainsi un avant-goût inoubliable de cette immense boîte à parole qu'était Londres, le monde johnsonien des clubs et des cafés, où résonnaient les derniers échos de la société élégante et effrontée de Steele et d'Addison, du temps de la reine Anne.

Tout cela était on ne peut plus inconvenant pour un enfant de neuf ans et demi, et il y trouvait un plaisir sans bornes. « Mon Oncle était très fier de moi, & il me traînait de Café en Café, et de Taverne en Taverne, où je buvais, & parlais & disputais, comme si j'avais été un adulte. Rien n'était plus courant que d'entendre une vaste assemblée s'exclamer en m'écoutant que j'étais un prodige etc. etc. etc. — si bien que, pendant le temps où je séjournais chez mon Oncle, je fus totalement et complètement gâté & choyé, à la fois de corps et d'esprit. » Mais cette vision des plaisirs urbains interdits des adultes — qui exerça toute sa vie durant un attrait sur l'instinct grégaire de Coleridge — ne fut qu'un prologue aux horreurs tribales de la scolarité à venir.

En juillet, il « revêtit la tenue *Bleue* & les chaussettes jaunes », et il partit pour six semaines à l'école préparatoire d'Hertford, brève période où il fut très heureux — « car j'avais à boire & à manger en abondance, & du pudding & des légumes presque tous les jours ». Puis, en septembre 1782, on le remit à l'Under Grammar School de Christ's Hospital, petit garçon au milieu de six cents autres, dont l'univers privé se trouvait réduit à un lit en fer dans une « salle » ou un dortoir de quinze. Les trois années suivantes de son existence lui laissèrent un souvenir où se mêlent l'apitoiement sur lui-même et l'indignation justifiée : « Oh, quel changement ! malheureux orphelin, abattu, mélancolique, sans ami, à demi affamé. »

Ces abominables souvenirs précoces de Christ's Hospital ont une résonance familière, et l'on en trouve sans peine des variantes dans la scolarité de beaucoup d'écrivains anglais : Shelley, Dickens, ou Kipling. La cloche du réveil à 6 heures du matin ; la nourriture infecte, consistant pour une large part en pain, en porridge clair et en mauvaise bière — et « sans jamais aucun légume » ; la « Nurse » sans cœur ou l'intendante du dortoir, qui le frottait d'une pommade au soufre cuisante contre la teigne ; les galoches mal ajustées aux pieds et la puanteur repoussante de la remise à chausser et des toilettes communes ; la flagellation dans les salles de classe et la solitude dans les cloîtres. Il raconta par la suite avec indignation à Godwin qu'on le traitait avec « mépris & brutalités », et qu'il trouva fréquemment refuge « dans un coin ensoleillé, où il fermait les yeux & s'imaginait chez lui ».

Il ne fait cependant pas de doute que Coleridge, grâce à sa facilité de parole (malgré l'accent du Devon qu'il conserva toute sa vie) et son fort tempérament lunatique (tantôt totalement renfermé, tantôt débordant d'une exubérance frénétique) soutint fort bien l'épreuve. Malgré la « soumission excessive » exigée à l'égard des élèves plus âgés, il y eut peu d'incitations ouvertes à des brimades ou à l'homosexualité. Il est vrai cependant que, dans ses rêves d'adulte, des cauchemars relatifs à Christ's Hospital feraient souvent surface, suggérant des formes plus subtiles de persécution, des humiliations physiques et, surtout, un profond mal du pays,

presque paralysant. Beaucoup de ces rêves seraient centrés sur le directeur, James Bowyer, qui devint une figure dominante de la dernière partie de sa scolarité.

La première lettre connue de Coleridge à sa mère, qui date de février 1785 — il avait alors douze ans — ne dit pratiquement rien de la vie à l'école, mais comporte une litanie de noms d'amis d'Ottery qu'il désire saluer, ainsi qu'une énumération scrupuleuse des petits cadeaux qui lui ont été envoyés : « deux mouchoirs et la demi-couronne de Mr Badcock... une demi-couronne de Mrs Smerdon, mais... pas un mot du plum-cake... Ma tante /Bowdon/ a eu la bonté de me procurer une boîte ». C'était un raide exercice d'écolier, qui n'offrait que de tout petits aperçus sur sa vie réelle et ses pensées : « Je suppose que la beauté de ma sœur Anna a de nombreux admirateurs. Mon frère Luke dit que *L'art de la parole* de Burke me serait d'une grande utilité. » La formule finale à sa mère est plutôt formelle : « ton fils soumis » ; mais elle comporte une concession révélatrice dans son post-scriptum : « P.S. Fais part de mes sentiments bien affectueux à Molly. »

*

A cette époque-là, une différence radicale séparait Christ's Hospital des grandes *public schools* comme Eton (où Shelley fut élève), Harrow (Byron) ou Westminster (Southey), avec leurs relations aristocratiques, leurs régimes anarchiques, et leur sentiment enraciné des privilèges de classe. Il n'y avait ni émeutes, ni magazines clandestins, ni amitiés tutélaires entre les élèves et les maîtres, ni libertés en dehors des heures de cours. C'était une institution extrêmement conservatrice, subventionnée en grande partie par des philanthropes de la City de Londres, où le confort et la nourriture étaient spartiates, les services religieux interminables, et les visées strictement pratiques pour la plupart des élèves.

Le bâtiment principal, fondé par Edouard VI en 1552 sur le site d'un monastère franciscain, se dressait dans Newgate Street à proximité de la prison incendiée par les Émeutiers de Gordon en 1780. Au sud s'élevait le dôme de St Paul, à l'est se trouvait la Banque d'Angleterre, à l'ouest le marché à la viande de Smithfield et les Écoles de droit. Les garçons mangeaient ensemble dans le Grand Réfectoire sous le regard fixe des portraits des bienfaiteurs de l'institution, ils assistaient aux services religieux dans une galerie spéciale qui surplombait la nef et jouaient dans une cour entourée de murs et de cloîtres. Hormis les jours de congé, il leur était interdit de sortir dans les rues de la ville — malgré des documents qui attestent que Coleridge pratiqua très tôt l'école buissonnière — et il n'y avait qu'une seule période de grandes vacances de trois semaines pendant l'été.

Des trois principales sections de l'école, l'École d'Écriture préparait les élèves à l'apprentissage dans les professions du commerce à l'âge de quatorze ou quinze ans ; les Écoles de Mathématiques et de Dessin les envoyaient dans la Marine et à la Compagnie anglaise des Indes à l'âge de seize ans ; et l'École secondaire retenait les plus brillants en vue de carrières dans les professions juridiques, militaires ou ecclésiastiques. Les plus doués d'entre ces derniers, sous la tutelle directe de James Bowyer, étaient mis dans la Sixième Classique, connue comme la classe des *Deputy Grecians*, d'où trois ou quatre garçons par an — distingués sous le nom de *Grecians* et dotés d'uniformes et de privilèges spéciaux — allaient à Oxford ou à Cambridge.

Le sens aiguë de la hiérarchie intellectuelle, qui affecta Coleridge pour le restant de ses jours, inculquait crainte et respect à l'égard de toute autorité sociale. Lorsqu'un *Grecian* arpentait les cloîtres tous les autres garçons devaient s'écarter sur son passage. Bowyer faisait régner une discipline sans faille en usant de manière fréquente et sauvage de la punition du fouet. Il y avait entre les garçons une grande rivalité — que reflètent bien les lettres de Coleridge — à propos du statut social des parents, ainsi que des dons de nourriture et d'argent provenant de l'extérieur. Près de la moitié des élèves étaient des « Orphelins » (en général d'une famille dont la mère était veuve), et l'hymne quotidien de Christ's Hospital faisait de manière humiliante allusion à leur condition de bénéficiaires de la charité publique. La fréquence avec laquelle Coleridge parle de lui-même comme d'un orphelin pauvre et abandonné reflète en partie cette conscience aiguë du statut social durant tout son séjour à Christ's Hospital.

Malgré la sévérité de l'institution — ou peut-être à cause d'elle — l'école produisit à cette époque quantité d'hommes de lettres et d'érudits remarquables, tous issus des rangs des *Grecians*. Au nombre d'entre eux figurèrent Charles Lamb, Leigh Hunt, le poète George Dyer, Thomas Barnes (le futur rédacteur en chef de *The Times*), et Thomas Middleton (un humaniste qui devint le premier Évêque de Calcutta). Parmi ces derniers, Lamb et Middleton furent les condisciples de Coleridge, le premier de deux ans son cadet, le second de deux ans son aîné. Tous conservèrent de Christ's Hospital des souvenirs douloureusement marquants.

Lamb, qui deviendrait plus tard l'un des amis les plus fidèles et des confidents de Coleridge, se projeta lui-même de manière touchante dans le mal du pays ressenti par son aîné. A « Christ's Hospital il y a Trente-Cinq ans de cela » (1820), écrit Lamb — sous le nom d'Elia — qui imagine Coleridge exprimant sa désolation d'écolier : « Mes parents et ceux qui devaient prendre soin de moi étaient loin... Comme il revenait hanter mes rêves, mon village natal (dans l'ouest lointain), avec son église, ses arbres et ses visages ! Comme il m'arrivait souvent de me réveiller en pleurant, et, le cœur déchiré, de m'exclamer sur la douceur de Calne dans le Wiltshire ! » Lamb a changé Ottery en Calne (le village du Wiltshire où Coleridge a écrit ses propres souvenirs de Christ's Hospital dans la *Biographia Literaria*) pour éviter d'indisposer les Coleridge d'Ottery par des accusations d'abandon — peut-être accommodé à la mode romantique.

*

Les propres souvenirs personnels de Coleridge ont une tonalité quelque peu différente. Il se décrit lui-même comme d'une magnifique paresse en classe — jusqu'à ce que par malheur Bowyer découvrit son génie. C'était un chenapan qui traînait ses guenilles dans les cloîtres, un habitué des expéditions interdites dans l'East End et des baignades dans la New River, et un lecteur vorace d'ouvrages qui ne figuraient pas au programme. Il se procurait ces derniers auprès d'une bibliothèque publique sise au voisinage dans King Street, à laquelle — à ce qu'il disait — un gentleman inconnu qu'il avait heurté sur le Strand lui avait offert un abonnement.

L'histoire, racontée longtemps après à Gillman, narre une autre de ses rêveries épiques : il était Léandre traversant l'Hellespont, et « en projetant ses mains devant lui comme en un mouvement de natation », il heurta par inadvertance la poche

de l'homme sur le trottoir bondé, et, à sa grande stupéfaction, se trouva accusé de vol à la tire. Aux dénégations mêlées de pleurs fit suite un récit plein de vie et de fièvre des aventures de Léandre qu'il avait mimées dans sa rêverie, le tout dans le style le plus éloquent et avec les grands yeux ronds du jeune Coleridge. Le gentleman « fut si étonné et ravi par la nouveauté de la chose », qu'il finit par lui offrir le ticket d'abonnement à la bibliothèque.

Cette histoire bizarre, sans doute assez étrange pour être vraie, a quelque chose en elle de curieusement prophétique : le poète qui rêve les yeux ouverts — l'inter ruption soudaine — l'accusation de vol (littéraire) — l'éclat du regard qui accompagne l'explication hypnotique. Ce sont là des emblèmes de l'écrivain futur à l'œuvre. L'histoire donne aussi à penser que Coleridge jouissait dans son monde de livres et de rêves d'une indépendance suffisante pour prendre régulièrement la tangente, c'est-à-dire, en termes d'argot scolaire, violer l'interdiction de sortir.

La Bibliothèque de King Street lui procura, pendant deux ou trois ans, une réserve personnelle de délices, en guise de substitut aux présents de nourriture.

Je lisais d'un bout à l'autre le catalogue, les volumes et tout ce qui se présentait, que je les comprisse ou non, courant tous les risques pour prendre la tangente et me procurer les deux volumes auxquels j'avais droit quotidiennement... Les yeux fermés à tout objet des sens présent, je me recroquevillais de tout mon être dans un coin ensoleillé, et je lisais, lisais, lisais ; m'imaginant sur l'île de Robinson Crusoe, découvrant une montagne de plum-cake, m'y dévorant l'espace d'une pièce, et puis y découpant à coups de dents des tables et des chaises — faim et fantaisie !

Ses premières compositions semblent avoir été deux formules incantatoires ou vers mirlitonesques d'écolier contre la maladie. L'une avait pour but de protéger contre la « démangeaison » redoutée que provoquait le traitement au soufre. L'autre était contre les crampes matinales, formule rimée qu'il fallait chanter à haute voix tout en traçant des croix de salive magiques sur les muscles des mollets concernés, « en appuyant le pied sur le sol, puis en répétant cette incantation en même temps que les gestes configuratifs prescrits ci-dessus ». Ce furent là ses premières tentatives dans une longue série d'incantations poétiques.

Ce fut la pratique obsessionnelle de la lecture qui attira d'abord sur lui l'attention fatale de Bowyer, probablement en 1785, lors de sa troisième année à la Grammar School. Il était alors encore sous la férule de son professeur adjoint, le coulant Mr Field, qui l'avait commodément étiqueté une fois pour toutes comme un cancre rêveur. Thomas Middleton, l'humaniste fervent plein de bonnes intentions, qui figurait alors au nombre des *Deputy Grecians*, le trouva dans les cloîtres en train de lire Virgile « pour le plaisir » et fit part de ce fait avec admiration au principal. Bowyer s'enquit auprès de Field et il apprit avec un intérêt de bien mauvais augure qu'en classe le garçon était « un élève terne et inapte », incapable de répéter une seule règle de syntaxe. Coleridge fut convoqué, fouetté, avant de se voir annoncer qu'on le destinait à devenir un *Grecian*. A compter de ce moment les rêveries et l'insouciance de Coleridge « ne restèrent plus jamais impunies » ; et chaque fois qu'il le battait, Bowyer ajoutait cruellement un coup supplémentaire, « car (disait-il) vous êtes un si vilain bonhomme ! ». Mais le doux Middleton

devint dès lors « le patron et protecteur » de Coleridge, amitié importante qui devait se prolonger tout au long des années passées à Cambridge et dont la *Biographia* évoque le souvenir avec gratitude au moyen d'une citation latine affectueuse empruntée à Pétrone.

La situation de Coleridge ne cessa de s'améliorer dès qu'il sortit des rangs aux mœurs on ne peut plus tribales des jeunes élèves. Son caractère fantasque, son intelligence et son charme volubile ne tardèrent pas à lui gagner de solides amis en la personne de Robert Allen et de Valentine Le Grice, deux autres futurs *Grecians*, qui bénéficiaient avec lui des attentions de Bowyer. Ils formèrent l'un de ces triumvirats scolaires aux talents contrastés : Bob Allen l'extraverti à la belle prestance, Val Le Grice le bel esprit plein de malice, et Sam Coleridge l'érudit excentrique.

A partir de 1785, deux de ses frères se trouvèrent aussi à proximité à Londres, car Luke étudiait la médecine au London Hospital sous la direction de Sir William Blizard, et George quitta Oxford pour venir enseigner à la Newcome's Academy à Hackney. Au début, ce fut Luke qui exerça l'influence la plus grande, et Coleridge « fut pris d'un désir effréné d'être placé en apprentissage auprès d'un chirurgien ». Il se jeta sur les livres de médecine et d'anatomie — « J'appris presque par cœur le Dictionnaire de Médecine de Blanchard » — et il faisait un long chemin à pied tous les samedis pour aller assister à la pose des pansements et des emplâtres à l'hôpital. Le frère cadet de l'Amiral de Saumarez, qui était le condisciple de Luke, garda un souvenir très vif de l'« extraordinaire garçon en habit bleu, plein d'enthousiasme », qui parcourait les salles à la ronde en posant des questions à n'en plus finir.

Une autre ambition, plus écervelée, qu'il conçut à l'âge de quinze ans fut d'entrer en apprentissage chez un cordonnier du coin, en grande partie à cause de la bonté dont l'homme et sa femme avaient fait preuve envers lui durant ses « jours de permission » solitaires. Peut-être fut-ce une tentative sérieuse pour échapper au plus tôt à Christ's Hospital (les placements en apprentissage étaient, après tout, autorisés par les statuts), et pour se réfugier dans une existence domestique moins exigeante. Quoi qu'il en soit le brave cordonnier, un certain Mr Crispin, se fit envoyer paître par Bowyer au terme d'un entretien féroce — « Crispin aurait pu tenter une action en justice contre lui pour agression » — et Coleridge se vit une fois de plus rappeler à coups de fouet son statut privilégié de futur *Grecian*. « Contre mon gré, se souvient-il avec tristesse, mon maître m'a désigné comme l'un de ceux qui étaient destinés à l'Université. » Mais il est difficile de croire, à ce stade, à son refus d'exceller, et il se peut que l'incident n'ait été qu'une de ces dramatisations familières à Coleridge — dans le rôle au plus haut point romantique du prodige qui ne voulait être qu'un simple fils de cordonnier.

Bien vite la cordonnerie et la médecine cédèrent toutes deux le pas à « une rage pour la métaphysique ». Il lut Caton sur la Liberté et la Nécessité, découvrit le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, et se proclama sceptique en matière de théologie. Bowyer se montra égal à lui-même face à cette évolution : « son argumentation fut brève et vigoureuse — “Ainsi donc, mon petit monsieur, vous êtes un infidèle? En ce cas je vais extirper de vous l'infidélité à coups de fouet.” » Coleridge parla souvent de cette correction comme de la plus sévère qu'il reçut de toute sa vie, mais c'est l'une des nombreuses particularités de la *Biographia* qu'il ait prétendu par la suite que Bowyer était un parangon de justice profes-

rale. Cela est contredit par tous les autres témoignages sur Christ's Hospital, y compris celui de son historien officiel, qui admettait implicitement que Bowyer était un sadique. Leigh Hunt rappelle tranquillement que Bowyer ne se contentait pas de donner du fouet sans merci, mais qu'il tirait les oreilles des élèves jusqu'à ce qu'ils saignent, et qu'il lui avait jeté un jour un exemplaire d'Homère si violemment au visage qu'il lui avait cassé une dent. Hunt raconta plus tard que Coleridge admettait tout cela en privé, et qu'il « disait avoir rêvé du maître toute sa vie, et que ses rêves étaient horribles ». Maintes notations des *Carnets* le confirment.

La sympathique tentative de Coleridge pour escamoter rétrospectivement les cruautés de Bowyer dans la *Biographia* constituent l'un des exemples les plus précoces et les plus patents du besoin qu'il éprouvait de réécrire son histoire personnelle sur un mode comique qui englobait les autorités contre lesquelles il s'était jadis rebellé. Cela devait apparaître de manière encore plus saillante dans ses souvenirs politiques, où le problème de l'autorité revient de façon différente mais apparentée. Il s'agit pourtant d'une falsification complexe, car il est manifeste que Coleridge se sentait authentiquement redevable à Bowyer des encouragements que celui-ci fut prompt à lui prodiguer dans ses premières tentatives poétiques. Il semble en vérité que Coleridge brûla toute sa vie durant de se soumettre à des figures de l'autorité, tout en éprouvant dans le même temps un ressentiment secret contre bien des aspects de leur domination. S'attribuer à lui-même un rôle comique lui procurait une sorte de *modus vivendi* ; mais il parvint rarement à vaincre dans sa vie le conflit sous-jacent. Il brûlait de s'affirmer lui-même et de lâcher la bride à ses talents immenses et anarchiques ; mais en même temps il avait besoin de se soumettre, d'être choyé et approuvé. D'un bout à l'autre de la vie, et de son œuvre, il oscilla violemment entre ces deux extrêmes. Peut-être son défunt père fut-il le seul qui lui permit jamais de faire les deux à la fois.

*

Au printemps 1787, Luke obtint son diplôme de médecin, et il retourna ouvrir un cabinet à Thoverton, près d'Exeter dans le Devon, où il ne devait pas tarder à se marier. Il manqua beaucoup à Coleridge — « Je n'ai à présent plus personne à qui ouvrir mon cœur en toute confiance » — qui lui demanda d'entretenir « une correspondance épistolaire ». En mai de la même année il envoya à Luke ses premiers poème sérieux, six strophes sur « Les vacances de Pâques », ainsi qu'une traduction latine admise par Bowyer dans « L'Album » de Christ's Hospital. C'était là, à l'âge de quatorze ans et demi, une distinction remarquable. Le thème en est la solitude et le malheur, rendu à la manière de Gray :

*Et sans enfant ni tendre épouse,
Pour chasser soucis et soupirs,
Seul il va les chemins de la vie
Étranger au lien de l'Amour...*

Bowyer lui promit qu'il serait *Deputy Grecian* d'ici un an, « si j'apportais un soin particulier à mes exercices etc. ». Coleridge ajoutait que les Bowdon se montraient toujours très bons envers lui — « J'y déjeune tous les samedis » — et que

George à Hackney était désormais son principal soutien. « Il est un père, un frère, et tout pour moi. » Au lieu de plum-cake, il demandait maintenant un exemplaire des *Nights Thoughts* (Les pensées nocturnes) d'Edward Young, le célèbre volume de la « Graveyard School » (L'École de la nuit et des tombeaux), où se trouvaient célébrées les rêveries solitaires sur la mort et la mutabilité des choses. Le temps de l'adolescence était arrivé.

Durant les deux années suivantes la poésie, les auteurs classiques et la philosophie de Platon devinrent ses centres d'intérêt principaux, comme il seyait à un *Grecian*. Il se découvrit également son propre protégé, un garçon nommé Tom Evans, dont la mère devenue veuve habitait à Londres avec trois filles adolescentes auxquelles Coleridge et le fringant Bob Allen allaient vite faire une cour extravagante. Ce fut une période de maturation intellectuelle rapide, remplie de longues conversations enthousiastes dans les cloîtres en alternance avec les heures solitaires passées sur les plombs de couverture — ou la partie plate du toit de l'école. Coleridge s'aperçut qu'il pouvait y grimper en secret par une fenêtre de la grande salle et y rester assis à contempler le coucher du soleil et les étoiles, en même temps que les flèches et les dômes de la ville qui se déployaient à ses pieds.

Le goût pour la contemplation du haut des toits est de ceux qui devaient lui revenir des années plus tard, à Greta Hall à Keswick. Ce fut là qu'en 1802 il se remémora les premiers mouvements de son ardeur poétique, le sentiment intense et conscient de la beauté et de l'isolement dans le monde.

*Dès l'Aube de ma Jeunesse cette Fantaisie insinua
Maintes Aspirations secrètes en mon Ame.
Le soir, contemplant le ciel en un « transport d'extase »
(Hélas ! car cloîtré dans une École de la ville
Le Ciel était tout ce que je savais de Beau)
A la fenêtre grillagée souvent je me suis assis,
Et souvent sur le toit de plomb de l'École me suis allongé.*

Par la suite Coleridge parla souvent de ces temps inspirés à ses amis — il les décrivit aussi dans « Frost at Midnight » — et il est intéressant de voir comment chacun les adapta subtilement pour les rendre conformes à des aspects très différents de sa mythologie enfantine. Pour Wordsworth, ceux-ci devinrent « l'époque des semailles » d'un poète visionnaire, « l'écolier en livrée, au fin fond de la cité immense, sur la toiture en plomb », qui demeurait seul étendu à contempler « les nuages en mouvement dans le ciel », et qui fermait les yeux pour voir grâce à la « lumière intérieure de l'imagination »

*[...] Les arbres et les prés, et ton cours d'eau natal,
Fort lointains, ainsi aperçus année après année
De ton long exil.*

Pour Charles Lamb, au contraire, le génie de Coleridge n'était pas du tout solitaire. Il le voyait déjà comme un personnage public, qui trouvait son auditoire naturel dans les cloîtres grégaires de Christ's Hospital — non point exilé au milieu des nuages mais tout à fait à l'aise, plein d'urbanité, éloquent et sociable, dans

un cercle de garçons admiratifs. Lamb écrivit un éloge célèbre de ce héros écolier, personnage rayonnant qui débordait déjà de confiance en lui-même, bien que d'une manière peut-être comique :

Reviens à ma mémoire, tel que tu fus à l'aurore de tes chimères, l'espérance dressée devant toi telle une colonne de feu — non encore passé le tournant du sombre pilier — Samuel Taylor Coleridge — Logicien, Métaphysicien, Barde! — Comme j'ai vu le passant de fortune s'arrêter net dans les cloîtres, transporté d'admiration (tout en mesurant la disconvenance entre la parole et l'habit du jeune Mirandole), pour t'écouter dévoiler, dans tes intonations profondes et douces, les mystères de Jamblique, ou de Plotin (car même en ce temps-là tu ne pâlassais pas devant de telles potions philosophiques), ou réciter Homère dans son grec, ou Pindare — tandis que les murs des anciens franciscains renvoyaient en écho les accents inspirés de l'enfant de la charité!

Ce Coleridge-là est fort différent de celui de l'exil wordsworthien. Et Elia ne le prend pas entièrement au sérieux — les mystiques néo-platoniciens et les gnostiques ont l'air de sortir d'un chapeau de prestidigitateur, et il y a un certain fond de moquerie affectueuse. Dans les fréquents « duels d'esprit » avec Val Le Grice dans les cloîtres, Lamb ajoutait avec sagacité que Coleridge ressemblait à un somptueux gallion espagnol — « très supérieur par le Savoir », mais verbeux et pesant — harcelé par un vaisseau de guerre anglais, rapide et inventif.

*

L'année 1789 constitua un tournant pour toute la génération de Coleridge. Avec la prise de la Bastille en juillet, la première grande vague d'agitation révolutionnaire se répandit en Europe, atteignant même les cloîtres reculés de Christ's Hospital. Le Coleridge de seize ans et demi écrivit alors son premier poème consistant et original : « The Fall of the Bastille » (La prise de la Bastille). Il y consigne le « cri universel » de liberté qui monte du « rivage de la Gaule », et imagine le soufflé de cette liberté qui parvient jusqu'à l'humble laboureur :

*[...] voyez là-bas les yeux ravis du paysan ;
En sûreté il regarde ses moissons croître ;
L'esprit ne connaîtra plus d'abjectes chaînes,
Et de l'Éloquence la flamme brillera sans crainte [...]*

... L'excitation fut en vérité universelle, et des centaines d'Odes de ce genre remplirent les journaux et les magazines : « Le bonheur que c'était d'être en vie à cette aube. » Wordsworth, qui se trouvait déjà à Cambridge, éprouva la même exaltation soudaine du sentiment de la vie parmi les étudiants, et il projeta un tour de France à pied pour l'été suivant. Mais peut-être Coleridge fut-il le seul à souligner de façon caractéristique que le langage lui-même — « L'Éloquence » — avait été libéré.

Se sentant pour la première fois capable de voler de ses propres ailes, il se rendit à Ottery pendant l'été, où il accomplit le rite solennel de regraver ses initiales dans le Pixies'Parlour, à côté de celles de ses frères en pays lointain. Il apprit aussi

que Nancy, sa sœur adorée, était gravement malade, et cela apparaît dans l'un de ses premiers sonnets, « Life » (La vie), daté de septembre 1789 : « Ressassant engourdi de chagrin le mal dont souffrait une Sœur. » Un autre sonnet, « To the Autumnal Moon » (A la lune d'automne), appartient aussi à cette période.

L'accélération de l'élan poétique — il produisit deux traductions supplémentaires pour l'« Album » de Bowyer — reflète une autre influence extérieure. Thomas Middleton, qui était à présent au Pembroke College, à Cambridge, lui avait envoyé un exemplaire de la seconde édition des *Sonnets* de William Bowles. C'était l'un de ces livres, aujourd'hui bien oublié, qui captait de façon magique l'esprit du temps ; Coleridge était si enthousiasmé qu'il en recopia à la main pas moins de quarante exemplaires pour en faire présent à des amis au cours de ses dix-huit derniers mois à l'école.

Le recueil, un mince volume *in octavo* d'une belle impression vigoureuse, se composait de vingt et un sonnets, « Écrits principalement sur les Lieux Pittoresques, Pendant un Tour » que Bowles avait effectué l'année précédente au Pays de Galles, en Écosse, en France et en Allemagne, tandis qu'il se remettait d'une liaison malheureuse. Il est notamment centré sur les sentiments mélancoliques qu'évoquent les rivages marins et les berges des rivières — les rivages de Tynemouth, Douvres, Ostende ; les rivières Tweed, Wenbeck, Itchin, ainsi que le Rhin. Bowles, qui était né dans le Sud-Ouest et qui, diplômé de Trinity College à Oxford, avait exactement dix ans de plus que Coleridge, captait avec brio un sentiment romantique nouveau d'isolement spirituel et de nostalgie de l'enfance, qui projetait dans la nature environnante l'image d'un poète déraciné, errant à la merci de ses rêves et de ses souvenirs.

Coleridge reconnut instantanément cet aspect de lui-même dans la douceur, la grande musicalité et l'émotion nue de beaucoup de sonnets, porteurs d'images familières, tels que « The Bells, Ostend » (Les cloches à Ostende) :

*... Écoutez donc ! voici que se ralentit leur cadence !
Et voici qu'au fil blanc du flot de la mer étale
Elles déploient la mélancolie de leur musique immense ;
M'invitant au rappel de plus d'un tendre souvenir
Des jours d'été, et de ces exquisés années
Où d'un ancien clocher, au plus bel âge de la vie,
La lugubre magie de leur carillon mêlé
De mon enfance étonnée éveilla les premières larmes !*

En découvrant Bowles, Coleridge s'aperçut que pour la première fois de sa vie il était en train de lire « un contemporain » ; à la différence des lointains classiques, ces poèmes possédaient pour lui un caractère de réalité immédiate, propre à « inspirer une réelle amitié telle que d'un homme pour un autre homme ». Ils avaient « les propriétés de ce qui existe en chair et en os ». Pendant les cinq années suivantes, jusqu'à ce que son attention s'arrête sur Wordsworth (qui avait été lui aussi très frappé par Bowles, au point de s'immobiliser pour lire le volume d'un bout à l'autre alors qu'il traversait le London Bridge), ils constituèrent l'influence majeure qui s'exerça sur sa propre poésie, bien qu'il ne pût égaler que par intermittence le style « austère » — « si tendre et pourtant si viril, si naturel et si réel ».

En fait il y eut, durant cette période d'apprentissage, un long combat entre la « diction fleurie », le ciselage épigrammatique, les personnifications de beaucoup de ses Odes, ses Effusions et ses Monodies plus longues et plus conventionnelles, et la simplicité de style à la manière de Bowles, où l'émotion s'exprime dans des enjambements, des allitérations musicales, et une exposition monosyllabique hardie de ses sentiments personnels. Ce dernier style — attaque en profondeur contre les conventions du dix-huitième siècle — devint particulièrement évident dans les pièces les plus courtes et les sonnets qu'il composa entre 1789 et 1794. Cet ensemble comprend beaucoup de sonnets sur sa propre expérience du changement et de la perte, ainsi que des malheurs familiaux : « To the Autummal Moon » (A la lune d'automne); « Pain » (La douleur); « On Quitting School for College » (En quittant l'École pour le Collège); « On Receiving an Account that his only Sister's Death was Inevitable » (En recevant la nouvelle que la mort de son unique sœur était inévitable); et son chef-d'œuvre dans le style de Bowles (mais en le transformant de façon merveilleuse) « To the River Otter » (A la rivière Otter).

Dans la *Biographia*, il décrit bien ce qu'il recherchait à tâtons comme une poésie « de vers enjambant l'un sur l'autre, au lieu de se clore à chaque couplet, et d'un langage naturel, ni livresque, ni vulgaire, qui ne sent ni la lampe ni le bouge, tel que « Je me souviendrai de toi »; au lieu de la même idée revêtue de la dentelle de foire de — « La Mémoire sur son aile / Transportera ton image devant l'œil de mon imagination. » Avec l'amitié de la famille de Tom Evans, il regardait la poésie de Bowles comme les deux forces d'humanisation de sa vie scolaire de *Grecian*. A elle deux, elles l'arrachaient au dédale livresque de la métaphysique et de la philosophie classique pour le plonger dans le monde de la vie.

*

Dans ses évocations les plus heureuses Coleridge décrit sa dernière année de *Grecian*, entre 1790 et 1791, comme « le temps de la poésie et de l'amour ». En compagnie de Bob Allen et de Val le Grice, il escortait chez elles le samedi les trois Miss Evans (Anne, Eliza et Mary), de leur boutique de modiste dans le West End jusqu'à la maison familiale de Villiers Street à côté du Strand. Les matins d'été ils se livraient « au pillage des Jardins de Fleurs de la Ville dans un rayon de six miles, en enveloppant le bouquet d'un Sonnet ou d'un Poème d'amour ».

Même les leçons de poésie de Bowyer devinrent, selon Coleridge un plaisir et une fascination. « En même temps que nous étudions les Poètes tragiques grecs, il nous faisait lire Shakespeare et Milton en guise de leçons... J'appris de lui que la Poésie, même celle des odes les plus élevées et, en apparence, les plus violentes, avait une logique qui lui était propre, aussi rigoureuse que celle de la science; et plus difficile, parce que plus subtile, plus compliquée et dépendante de causes plus nombreuses et plus insaisissables. »

Lamb et Leigh Hunt nient tous deux que l'enseignement de Bowyer en matière de poésie allât au-delà du « lieu commun » et que son goût pour les modernes dépassât Pope. Peut-être Coleridge réagit-il de manière plus subtile qu'eux; mais il semble en réalité avoir acquis cette vision cruciale de la structure intime de la poésie à partir de sa propre lecture de Bowles et d'Edward Young.

Il n'en reste pas moins qu'il proclama également que Bowyer fut un champion précoce de la simplicité de style : « Il se montrait sans pitié pour la formule, la métaphore ou l'image qui n'était pas étayée par un sens solide... Luth, harpe, et lyre, muse, muses et inspiration, Pégase, Parnasse, et Hyppocrène n'étaient pour lui qu'abominations. » Peut-être en était-il ainsi ; mais le fait demeure que sa contribution principale à l'« Album » de Christ's Hospital en 1790 fut la très surchargée « Monody on the Death of Chatterton » (Monodie sur la mort de Chatterton), bourrée de personnifications dans la manière du dix-huitième siècle, et s'ouvrant sur une note on ne peut plus bardique : « Que la Muse insuffle à présent des chants poétiques » — le style même que Bowyer était censé avoir en horreur.

La vérité semble être qu'il expérimentait toutes les sortes de style et d'attitude poétiques. Sa vénération pour Chatterton était authentique, et il avait recopié la « Monody on the Death of Henry Headley » (Monodie sur la mort de Henry Headley) dans son recueil d'hymnes pour y puiser l'inspiration. Mais cela ne l'empêcha pas de subvertir en réplique la solennité de l'entreprise par une « Monody on a Tea-Kettle » (Monody sur une bouilloire) adressée à George :

*Tandis que les chauves-souris crieront et que les chiens fuiront en hurlant
La bouilloire sera fichue et Coleridge sera perdu !*

En mars 1791, il envoya également à son frère une ode pindarique sur la géométrie euclidienne d'une effrayante ingéniosité. Le commentaire dont il l'accompagne sur l'étude des mathématiques — chose qui lui fut toujours impossible — contient une prophétie intéressante des discussions critiques à venir : « Bien que la Raison soit rassasiée, l'Imagination est affamée : alors que la Raison prospère dans son propre Paradis, l'Imagination traverse à grand peine un désert effroyable. » Ces images d'un Paradis fertile et d'un désert stérile devaient le hanter longtemps après.

*

Officiellement sa carrière à Christ's Hospital s'acheva de manière triomphale. En tant que *senior Grecian* de son année, il reçut en janvier 1791 une Bourse de 40£, renouvelable pendant quatre ans, pour aller à Cambridge ; et il obtint le mois suivant une place au Jesus College, en même temps que la promesse d'une allocation Rustat de 30£, spécialement réservée aux fils d'ecclésiastiques qui faisaient preuve d'un mérite exceptionnel. Bob Allen alla à Oxford sans allocation, et Val le Grice attendit une année de plus pour entrer à l'Université. Ces récompenses ravirent sa famille — en particulier George — en lui offrant la promesse de se trouver soulagée de la majeure partie de ses frais de scolarité, qui se seraient normalement élevés à plus de 100£ par an.

Cependant, au cours de l'hiver précédent, Coleridge avait périodiquement souffert d'une fièvre rhumatismale, contractée à la suite d'une baignade, tard dans l'automne, lors d'une escapade au bord de la New River. Pendant plusieurs mois il fit de longs séjours à l'infirmerie de l'école, où on lui administrait de l'opium pour l'aider à dormir, et où il ne faisait pas grand-chose d'autre qu'écrire des bouts

de poèmes étonnants. Il demeurait allongé à écouter les cris et les rires lointains des élèves dans les cloîtres, comme il le nota dans son sonnet intitulé « Pain » (La douleur). La longue histoire de la maladie de Coleridge — de ses récurrences fréquentes sous les climats humides et pendant les mois d'hiver — débuta à ce moment-là. Le sonnet constitue sa première vision du valétudinaire fiévreux, assailli par « le sentiment tremblant du mal blafard », coupé du monde normal et sain de la lumière autour de lui, thème appelé à recevoir de puissants développements.

Il écrivit également « Geneviève », un poème d'amour adressée à sa jeune infirmière, dont les courts vers lyriques contiennent les prémices des ballades qu'il écrivait plus tard. Ils louent sa tendre sollicitude et sa poitrine généreuse et maternelle sous son tablier amidonné blanc comme un cygne :

*Lorsqu'en sombrant le patient blafard
N'aperçoit nulle main tendue pour le sauver
Belle, comme la courbe du Cygne
Qui s'élève gracieuse au-dessus de la vague,
J'ai vu ton sein se gonfler de pitié,
Et c'est pourquoi je t'aime, douce Geneviève ! »*

L'association étroite de la poésie à la maladie, aux songes fiévreux et à l'isolement mis en contraste avec la présence consolante, réparatrice, de la bien-aimée, venait de voir le jour. Ce thème gagna en gravité sous le coup des maux tragiques qui frappèrent sa famille. Au début de 1791 arriva la nouvelle de la mort subite de Luke à Exeter des suites d'une fièvre ; laquelle fut bientôt suivie par celle de sa chère Nancy, au terme d'une longue consommation. De nouveau Coleridge se tourna vers la poésie, écrivant plusieurs autres sonnets d'une émotion profonde et maladroite :

*Douleur après douleur, et malheur succédant au malheur —
Mon cœur est-il destiné à recevoir un autre coup ?
Ô ma douce sœur ! et dois-tu toi aussi mourir ?*

De manière significative, il liait déjà ces décès à celui de son père, et au sentiment d'être « voué à errer sa Vie durant » privé de ceux qui avaient été le plus proches de lui dans son enfance. Peut-être cela explique-t-il aussi l'émotion intense avec laquelle, en définitive, il quitta Christ's Hospital cet été-là, et qu'il célébra dans le Sonnet : « On Quitting School for College » (Un autre thème emprunté à Bowles). Il disait « Adieu, adieu ! » aux « pâles cloîtres tant aimés ! », et parlait avec des sanglots dans la voix de ses jours heureux là-bas, dont il conviendrait par la suite que la plupart furent malheureux.